

## L'ombre de Camus à l'enterrement de sa mère

### Paris Match Jean Maquet

Morte le 22, enterrée le 23, là-haut sur la colline. Si simple est sa tombe, si petite la dalle qui la recouvrira bientôt, que le tailleur de pierre se demande comment il va y trouver la place pour graver son nom : Catherine Camus, née Sintès, 1882-1960. Il ne sera pas gravé dans le marbre qu'elle était mère d'un prix Nobel. A quoi bon. C'est tout de même une belle tombe. C'est de ce cimetière du boulevard Brie, dominant le quartier de Belcourt, qu'on a la plus belle vue d'Alger. De la Casbah au cap Matifou, toute la baie, embrasée de soleil est là — dont son fils, la dernière fois qu'il est venu, il y a dix-huit mois, a dit : « C'est ce qu'il y a de plus beau au monde. » A quoi bon une épitaphe puisque le lycée du champ de manœuvres qu'on aperçoit au pied de la colline s'appellera bientôt lycée Albert Camus. Et quelle plus belle épitaphe un fils pouvait-il composer pour sa mère que ces paroles qu'il prononça un jour à Stockholm, alors même qu'il recevait le prix Nobel : « Je crois à la justice. Mais je défendrais ma mère avant la justice. » Paroles pour lesquelles ses amis l'ont un peu plus aimé, ses ennemis un peu plus haï ; dans tous les cas paroles lourdes de sens, d'un sens qui ne s'éclaire bien que si l'on connaît l'histoire de cette mère dont il a attaché le souvenir à sa gloire.

La mère de ce prix Nobel de littérature était illettrée. Ce n'était pas sa faute. Des neuf enfants qu'avaient eus les époux Sintès — majorquins d'origine établis en Algérie dès avant 1870 — deux étaient sourds-muets, l'un Etienne, de naissance, l'autre, une fille, à la suite d'une méningite contractée à huit ans. dit-on dans la famille ce qui n'est sans doute qu'une légende. Car il est peu vraisemblable, du point de vue médical, qu'une méningite entraîne la surdité. Quoi qu'il en soit, cette fille sourde-muette c'était Catherine.

Mme Sintès mère, étant devenue veuve de bonne heure, la famille était plus que pauvre. Catherine, doublement déshéritée, était pourtant jolie. Elle avait des yeux noisette, des Cheveux bruns bouclés, une taille fine et flexible. Elle trouva un mari. Lucien Camus, descendant d'une famille d'Alsaciens-Lorrains, et caviste dans une exploitation vinicole des environs d'Alger. De ce mariage naquit, en 1909 un premier fils, nommé Lucien. Aujourd'hui inspecteur d'une société de Sécurité sociale d'Alger. Quelque temps plus tard, le ménage Camus s'établit à Mondovi, dans la région de Bône. C'est là que naquit Albert le 7 novembre 1913. (Coïncidence curieuse, dans laquelle, on serait tenté de voir la marque du destin, c'était aussi un 7 novembre qu'était née sa mère, trente et un ans plus tôt.) L'année suivante c'était la guerre. Le père d'Albert Camus, mobilisé dans les zouaves, fut tué l'un des premiers, le 11 octobre 1914, au front, devant la Marne. Veuve à son tour. Catherine Camus revint habiter à Alger, chez sa mère, dans le quartier populaire de Belcourt. C'est là qu'Albert a été élevé et que Catherine Camus vient de mourir. La maison, à un seul étage, est encore aujourd'hui l'une des plus modestes du quartier. Dans son premier livre. « L'Envers et l'endroit » le futur prix Nobel l'a décrite, sur un ton assez étrange d'ailleurs, où s'annonce déjà la philosophie de l'absurde.

« Je pense, dit-il, et c'est de lui-même qu'il s'agit, je pense à un enfant qui vécut dans un quartier pauvre. Ce quartier, cette maison ! Il n'y avait qu'un étage et les escaliers n'étaient pas éclairés. Maintenant encore, après de longues années, il pourrait y retourner en pleine nuit. Il sait qu'il grimperait l'escalier à toute vitesse sans trébucher une seule fois. Son corps même est imprégné de cette maison. Ses jambes

conservent en elles la mesure exacte de la hauteur des marches. Sa main, l'horreur instinctive, jamais vaincue, de la rampe d'escalier. Et c'était à cause des cafards. »

### Une mère rude et sévère

« Dans cette maison — c'est toujours lui qui parle — ils vivaient à cinq : la grand-mère, son fils cadet, sa fille aînée et les deux enfants de cette dernière. Le fils cadet (l'oncle Etienne) était presque muet : la fille infirme (c'est de sa mère qu'il parle), pensait difficilement. »

Suit un portrait sans tendresse de la vieille Mme Sintès. « C'était à ses yeux, dit-il, que son petit-fils devait un souvenir dont il rougissait encore. La vieille femme attendait qu'il y eût des visites pour lui demander en le fixant sévèrement : Qui préfères-tu, ta mère ou ta grand- mère? Le jeu se corsait quand la fille elle-même était présente. Dans tous les cas l'enfant répondait : Ma grand- mère avec dans son cœur un grand élan d'amour qui se taisait toujours. »

De fait. Catherine Camus, l'« infirme qui pensait difficilement », était tout l'opposé de sa mère. Douce, soumise, résignée, incapable d'une plainte. Plus tard, son fils saura qu'elle était une sorte de sainte. Mais d'abord il l'a crue stupide. « La mère de l'enfant restait silencieuse. En certaines circonstances on lui posait une question : « A quoi penses-tu ? » « A rien », répondait-elle. Et c'est bien vrai... Elle avait une mère rude et dominatrice qui a longtemps dominé l'esprit faible de sa fille. Emancipée par le mariage, celle-ci est docilement revenue, son mari mort. Il était mort au champ d'honneur, comme on dit. En bonne place, on peut voir, dans un cadre doré, la croix de guerre et la médaille militaire. L'hôpital a encore envoyé à la veuve un petit éclat d'obus retrouvé dans les chairs. La veuve l'a gardé. Il y a longtemps qu'elle n'a plus de chagrin. Elle a oublié son mari, mais pense encore au père de ses enfants. Pour élever ses enfants elle travaille et donne son argent à sa mère. Celle-ci fait l'éducation des enfants avec une cravache. Quand elle frappe trop fort, sa fille lui dit: « Ne frappe pas sur la tête. »

Ce sont là les seules paroles de plainte ou de reproche qu'on n'aura jamais entendues dans la bouche de Catherine Camus. Pourtant, si effacée qu'elle soit, c'est tout de même elle qui fait vivre la famille. Pendant la guerre elle a travaillé à la cartoucherie, puis elle a fait des ménages et élevé le fils d'une voisine. Et si, malgré tout, les enfants ont connu un peu de douceur dans la vieille maison de Belcourt, c'est grâce à elle. Il y a tout de même de bons souvenirs : les flambées du soir dans la cheminée avec le bois que l'oncle Etienne rapporte de la tonnellerie où il est employé, la trottinette en bois verni avec des roues noires en fonte que les deux enfants empruntent tour à tour, les parties de chasse avec l'oncle qui, pour être sourd et muet, n'en est pas moins fin tireur et bouliste redouté.

### Il ne sera pas professeur

Les deux enfants vont à la communale de la rue Aumerat. L'aîné, Lucien, entrera même, plus tard, à l'école primaire supérieure. Mais il ne voudra pas y rester. Il veut être vinificateur comme son père. Pour Albert, le cas est différent. Il est plus doué. Lucien, qui a quatre ans de plus, dit de lui : « C'était lui l'ainé, le guide. » A la communale, l'instituteur, Louis Germain (à qui sera dédié le discours du prix Nobel), a remarqué les dons du petit Camus, les a encouragés, lui a fait obtenir une bourse grâce à laquelle il pourra entrer au lycée. A partir d'ici la vie d'Albert Camus est connue. « Paris-Match » a raconté naguère comment il se destinait à

l'enseignement de la philosophie et comment la maladie interrompit sa carrière. Un jour il vomit du sang. Il avait dix-sept ans.

On raconta à Belcourt et on raconte encore que, gardien de but téméraire, il avait « bloqué » une charge trop violente en jouant au football et qu'il s'était « abimé quelque chose dans la poitrine ». Pieuse légende. Il était tuberculeux. Le docteur l'envoya se soigner au bifteck -saignant chez sa tante. Mme Acault qui par chance était bouchère. Ce fut évidemment un tournant dans sa vie. Non seulement il lui fallut renoncer à la carrière de professeur, mais aussi au football. Mais tous ces renoncements l'ont mûri.

Obligé de quitter sa mère, c'est alors qu'il commence à penser à elle, à s'étonner de son apparente insensibilité à son égard. Ce n'est pas normal. Ne l'aimerait-il pas : La vérité c'est qu'il l'aime plus que tout au monde, mais qu'il ne le sait pas encore. Il va brusquement le découvrir. « Un soir (c'est lui qui parle), on avait appelé son fils — déjà grand — auprès d'elle. Une frayeur lui avait valu une sérieuse commotion cérébrale. Elle avait l'habitude de se mettre au balcon à la fin de la journée. Elle prenait une chaise et plaçait sa bouche sur le fer froid et salé du balcon... Le soir dont il s'agit, un homme avait surgi derrière elle, l'avait trainée, brutalisée, et s'était enfui en entendant du bruit. Elle n'avait rien vu et s'était évanouie. Elle était couchée quand son fils arriva. Il décida, sur l'avis du docteur, de passer la nuit auprès d'elle. Il s'allongea sur le lit, à côté d'elle, à même les couvertures. C'était l'été. La peur du drame récent traînait dans la chambre surchauffée. Des pas bruissaient et des portes grinçaient. Dans l'air lourd flottait l'odeur du vinaigre dont on avait rafraîchi la malade... Ce n'est que plus tard qu'il éprouva combien ils avaient été seuls en cette nuit. Plus tard, bien plus tard, il devait se souvenir de cette odeur mêlée de sueur et de vinaigre, de ce moment où il avait senti tout ce qui l'attachait à sa mère... vieille femme pauvre à l'émouvante destinée. »

Bien plus tard, dit-il, dans l'intervalle il est devenu un homme. Il a dû gagner sa vie, a été employé à la préfecture, courtier, journaliste enfin. Débordant d'activité, malgré la maladie qui le mine, il crée et anime deux équipes théâtrales, écrit ses premiers livres. Il a adhéré, pour peu de temps, au parti communiste. Cette activité politique lui a nui. Pour gagner sa vie il est quasiment obligé de « monter » à Paris où il devient secrétaire de rédaction à «Paris-Soir». Puis c'est la guerre. Il veut s'engager. On le refuse à cause de sa santé. Après l'invasion il suit «Paris-Soir» à Lyon, puis rentre enfin en Algérie avec une jeune femme, Francine, une Oranaise qu'il vient d'épouser. Ce ne sera pas pour longtemps. Professeur dans une école privée, il a commis l'imprudence de jouer au football avec ses élèves. Il a pris froid. C'est la rechute, le second pneumothorax. Le médecin l'envoie se soigner en Auvergne.

Pour lui, c'est l'exil qui commence, en même temps que sa carrière d'écrivain et de penseur. En quelques années il devient, par ses livres, ses pièces, puis plus tard par ses éditoriaux dans le journal qu'il a fondé dans la clandestinité, Combat, le maître à penser des jeunes et le rival — quoique l'ami — de Jean-Paul Sartre. Il a dénoncé l'absurdité du monde, l'injustice des choses et des hommes. Il a pris parti pour la justice et avec éclat. Il s'est « engagé » comme on dit alors, dans les termes que Sartre a mis à la mode. Pourtant, malgré leur similitude de vue - malgré leur amitié il y a une nuance entre l'engagement, tel que le conçoit Camus et celui que conçoit Sartre. Une nuance qui n'a pas échappé à Francis Jeanson, un jeune agrégé de philosophie, ami de Sartre — ce même Jeanson dont le procès a fait tant de bruit ces

jours-ci —; Jeanson accuse Camus de s'engager incomplètement, avec réticence, en petit bourgeois, prétend-il. Petit bourgeois, le fils de la femme de ménage du quartier Belcourt !

Pourtant, malgré le fiel que met Jeanson à séparer les deux hommes, il dit vrai lorsqu'il affirme que Sartre et Camus sont profondément différents. Honnêtes, sans doute, tous deux. Mais concevant l'honnêteté différemment. Sartre — malgré une incontestable générosité — est plutôt un homme à idées. Camus, bien que philosophe, plutôt un homme de cœur. Autant Sartre est intransigeant, et on peut dire fanatique, autant la pensée de Camus se nourrit de scrupules.

### La grande joie du prix Nobel

Pour Sartre s'engager c'est engager les autres avec soi. Pour Camus, c'est s'engager seul. Pour Sartre, comme pour les communistes, la vérité est affaire de tactique. Camus ne peut plus être communiste parce que pour lui la vérité est une valeur absolue avec laquelle on ne peut pas ruser sans se déshonorer. Il y a deux sortes d'hommes : ceux qui préfèrent leurs idées à leurs amis, et ceux qui, au contraire, préfèrent leurs amis à leurs idées. Sartre est de la première sorte, Camus de la seconde. Leur entente ne pouvait donc être qu'illusoire.

Or, d'où Camus tenait-il cet attachement obstiné aux plus simples des valeurs humaines? De sa mère. Lui, fils supérieurement intelligent d'une femme qui pensait difficilement, il avait appris sur le tard, comme, il l'a dit, à se méfier de l'intelligence et à en craindre les excès. Lui, l'Algérien, que le drame de l'Algérie déchirait, qui selon ses propres termes « avait mal à l'Algérie, comme d'autres ont mal aux poumons » (termes qui pesaient lourd dans sa bouche), c'est ce qu'il a dit à Stockholm, ce jour où à un étudiant algérien, partisan du F.L.N., qui l'avait interrompu pendant son discours, il a fait cette réponse célèbre et mémorable : « Je crois à la justice. Mais je défendrais ma mère avant la justice. »

Ce mot il fallait sans doute aussi le prendre un peu dans un sens symbolique. Camus voulait faire comprendre que quel que fût son attachement aux musulmans d'Algérie et son désir de leur voir rendre justice, si les choses en venaient à ce point que le divorce fut définitivement consommé entre musulmans et Européens, lui Camus, resterait fidèle à la communauté européenne même à regret, même dans l'injustice. Pourtant la mère en question, ce n'était pas seulement la communauté européenne d'Algérie, c'était aussi sa mère au sens-propre du mot : Catherine Camus. De Stockholm, au faîte de la gloire et des honneurs, mais non du bonheur, il lui envoie ce télégramme émouvant et inattendu. « Jamais tu ne m'as autant manqué. » Elle l'a reçu à Belcourt, et c'est sans doute la plus grande joie qu'il lui ait donnée dans sa vie. Du reste elle est heureuse maintenant. Elle ne travaille plus. Ses deux fils subviennent à ses besoins. Le jour où les journaux ont annoncé que le prix Nobel de littérature était décerné à Albert Camus, tout le monde l'a embrassée dans la rue. Elle est fière de son Albert. C'est, comme autrefois, quand il l'emmenait au lycée le jour de la distribution des prix. On lui a expliqué ce que c'était qu'un prix Nobel. Elle est fière, mais non pas éblouie. Le succès de son fils lui paraît tout naturel. Tout lui a toujours paru naturel. De temps en temps il va la voir. On les rencontre dans les magasins de Belcourt, car ils font les commissions ensemble, elle toute petite à son bras, lui penché sur elle. De temps à autre aussi, il l'emmène en France, à Lourmarin où il passe ses vacances, voire à Paris. Mais elle ne peut jamais rester bien longtemps. Alger lui manque, ou plutôt Belcourt et la maison de la rue de Lyon. Elle

y vit désormais seule, avec l'oncle Etienne. Comme ils sont tous les deux sourds, la sonnerie électrique de la porte d'entrée a été remplacée par une ampoule qui s'allume quand vient un visiteur. La maison s'est embellie, elle est repeinte à neuf. Aux murs de la salle à manger il y a maintenant deux reproductions : une infante de Velasquez, et des fleurs de Dufy, cadeaux d'Albert qu'il a lui-même accrochés. Comme autrefois, elle reste de longues heures à sa fenêtre, sans parler, sans penser, dans ce silence qui déroutait tant Albert autrefois.

Un jour d'avril 1959 elle tombe malade, soudainement. Albert arrive par le premier avion, abandonnant sa pièce, « Les Possédés », en pleine répétition, et la préparation d'un « Gros Plan » que la Télévision prépare sur lui. Il la trouve à la clinique où le fils de la voisine qu'elle a élevé, devenu le docteur Robert Seror l'a fait transporter. Elle a été opérée d'une hernie étranglée. Albert s'établit près d'elle, ne la quitte pas un instant. Quand elle dort, il lit le « Docteur Jivago ». Quand elle s'éveille il lui lit ses propres œuvres, et elle l'écoute inlassablement. Qui sait si elle ne comprend pas, l'amour aidant. Camus n'en serait pas étonné. Quant à lui, plus il vieillit, plus il se sent proche d'elle, plus il est sensible à ce qui, dans cette vie et dans toute vie, porte la marque du destin. Il n'y a pas jusqu'à ce père, mort alors qu'il avait neuf mois, qu'il ne voudrait connaître. Il se renseigne sur le moyen de se rendre à Mondovi, son village natal, qu'il n'a jamais vu. Il n'ira pas... De Paris on le rappelle, la pièce bat de l'aile. Un « Gros plan » viendrait à point pour la ranimer.

C'est à la vérité une chose étrange qu'il ait eu, en ce début de 1959, quelques mois avant sa mort, le désir soudain de remonter aux sources. On est tenté d'y voir l'effet d'un obscur pressentiment. Toujours est-il qu'il avait écrit un jour, parlant de lui-même, cette phrase d'ailleurs banale : « La grand-mère mourra, puis sa mère, lui... » et qu'il s'était trompé. Ce fut lui d'abord. Tout le monde se souvient de ce stupide accident sur la Nationale 5 dans lequel il mourut. L'absurde qu'il avait dénoncé manifestait sa puissance.

### Une mort toute simple

A Belcourt, la nouvelle répandue par les journaux et la radio, jeta la consternation. Seuls Catherine Camus et l'oncle Etienne l'ignoraient. Sourds, ils n'entendaient pas la radio, illettrés, ils ne lisaient pas les journaux. L'absurde encore. Les voisins atterrés se taisaient. Lucien, le fils aîné, emmena sa mère chez lui pensant la préparer tout doucement à la terrible nouvelle. Peine perdue : à peine eut-il prononcé le nom d'Albert qu'elle avait compris.

Depuis lors, elle a décliné de jour en jour tout doucement, avec sa discrétion coutumière, un peu mystérieuse. Elle était revenue dans sa maison. Tous les matins on la voyait faire ses commissions. Tous les après-midi, entre 5 heures et demie et 6 heures, elle venait bavarder sur le pas de la porte avec sa jeune voisine, Mme Deveza, la charcutière. Les gens disaient : « Ça va, elle s'en remet bien. » Elle ne s'en remettait pas du tout. Son autre fils, ses intimes, savaient qu'elle restait de longues heures à pleurer seule dans la pénombre de son balcon devant la photo d'Albert. De toute façon, elle ne pouvait pas lui survivre longtemps. Sans le savoir elle était malade. Une péritonite se déclara le 2 septembre. On l'opéra en vain. Vingt jours plus tard, chez son fils aîné, Lucien, usée par la misère ancienne et le chagrin récent, elle mourait d'une mort toute simple, couronnement d'une vie toute simple, toute sainte, dont on ne s'aperçoit qu'après coup qu'elle fut aussi belle qu'une légende.